

Les traces de l'exil poétique chez Jean-Claude Villain

Par Sylvie Besson

*« Je sais que tout cela n'est rien et que la langue
Que je parle n'a pas d'alphabet
Alors que le soleil et la mer sont une écriture, syllabes
Que l'on déchiffre seulement aux temps de la peine et de l'exil »
Odysseus Elytis*

Épiphanie de la présence/absence du sujet, qui fait surgir l'émotion du voyage par le chant et les précipités sonores, poésie du scintillement et de la mélancolie qui naît dans l'errance mélodique des hymnes ou fragments, luminescence de l'être lyrique qui se ressaisit tout de suite après la dispersion, telles sont les premières traces de l'exil poétique chez Jean-Claude Villain. Dans chacun de ses recueils, l'écriture, la langue, l'âme se glissent dans le tissu du monde : au fil des départs hasardeux, des retours hésitants, des marches solitaires, des traversées étrangères, les poèmes font chanter la nature secrète des choses dans les choses indécises de la nature. Dans cet exil poétique, il s'agit bien de définir cette présence/absence d'une humanité à un monde ininterrompu et le poème serait une façon de devenir profondément ce que nous sommes.

I) Le voyageur sur terre ou l'exilé volontaire

Le poète sait qu'en endurant une transformation radicale de ses habitudes terrestres, il expérimente la sensation limite de l'existence. Ainsi, à l'apparition de la mer dans sa rigoureuse nudité, à l'espace marin et solaire de la méditerranée, puis au dénuement aride du désert, répond la sobriété la plus extrême de la parole poétique, celle-ci épousant, au fil des recueils, de longs chants évocateurs, puis, adoptant une écriture qui bute volontairement jusqu'à se fragmenter et suspendre la parole : la profondeur et le mystère constitutifs des éléments, immergés en des lieux et des temps indéfinis, débordent toute représentation, toute mesure et même toute prise, accèdent à la présence d'un espace où n'a jamais pénétré, semble-t-il, le moindre mot. La marche vagabonde du poète donne, en somme, une voix aux sensations les plus secrètes, désaccordées et fascinantes. C'est ainsi que le voyage dit, en une fusion chaotique, vibratoire et rédemptrice, l'enthousiasme de naviguer menacé par la peur de sombrer

« C'est l'heure non d'éveil, mais de veille facile, sans trouble, fine, sans rien que soi, fragile mais vaillant, dans la brève innocence, assuré. Plus tard vient une lueur chaude, quelques bruits familiers ; ceux qui se tiennent dans leurs passions les aiment, ils y retrouvent le poids fatal de leur vie. Cette régularité les rassure ; elle les vainc aussi peu à peu ».

Au début de son *exil*, les mers, justement, sur lesquelles navigue le poète, le sauvent par l'intimité mythologique et le refuge qu'elles instaurent, comme une arche de fécondité ou un socle d'humanité bien réelle. Le poète est à chaque fois protégé, il peut se délivrer du poids des choses et s'adonner à la ferveur d'un voyage spirituel, à l'ombre des vagues ou sous l'incandescence d'un soleil, il dessine une géographie singulière, faite de grâce et de magie, une poésie irradiée de l'intérieur:

« Tu dors près de la mer. Ta demeure le sentier des dieux. Des aiguilles dardent tes paupières. Fracture de lumière. Eveil. Flambent de lointaines voiles. Aveugle. Un albatros croise le soleil. Dans tes yeux. Son vol cherche. Un miroir dans le bleu. Traque des éclats de mer. Au revers des vagues. Route arbitraire l'infini. Rappelle- toi du jour qui presse. »

Le monde ne possède-t-il pas, en vérité, un ordre familier, numineux qui, du centre de la terre à la foudre de l'arbre, libère, le temps d'un regard, le poète de son carcan d'obscurité ? Transparaît alors une douleur mystérieuse, presque rayonnante dans la solitude, en phase avec une nature enfin digne d'intérêt parce que vivant dans l'oubli des choses :

« Il est temps d'inventer le jour, d'abrèger les pertes ; de capter la grâce éphémère de l'aurore naissante ; c'est maintenant que s'organise le lieu, que se renouvellent les contrats entre les forces de lumière et les puissances d'ombre ; chaque matin je suis présent à cette cérémonie... »

L'hyperacuité naît de cette nature nouvelle à laquelle le poète s'abandonne. Les espaces traversés apparaissent, *stricto sensu*, comme des terres de désobéissance ou de révolte, mais aussi comme des terres de l'enracinement et du vide, terres de saveur, de savoir dont se nourrit fiévreusement le poète entre plaisir et peur, lumière et ténèbres : *« J'entretiens avec les puissances silencieuses, cette autre face des choses que les hommes quittent dans le soleil et retrouvent dans le sommeil »*. Cette ultime célébration est le *respire* même de Villain, son ultime chance de délivrance, son Chant ne saurait épuiser les secrets de ce nouveau monde, ni dire sa monstrueuse splendeur, parce que tout y est excessif, surabondant et silencieux à la fois. L'exil devient ainsi un don, une réserve d'ombres et de cachettes suffisantes, apparition louée par le *marcheur*, et qui réserve, en échange de ces itinéraires et de ses détours, une voie de secours :

« Exil. Exil. Ils existent les chemins de splendeur. Et la saison insiste. Pars dit-elle. Là-bas. Ils vivent. De contempler la mer. De parler aux oiseaux. De respirer des fleurs. Les pêches font prises. Nocturnes. (...) La stèle que tu redresses. Ami ne fais pas tarder. Les nouvelles »

Si La poésie et le poète lui-même tendent, en un premier lieu, par échos, de mots en mots vers un monde très ancien, là où la création était innocente pure et préalablement invisible, l'œil de l'exilé dépasse assez vite ce jeu de la mémoire afin de refuser tout artifice et *retrouver la densité des sensations posées au cœur même de l'attente* ; l'errance -vécu sous cet œil méditatif- peut alors délivrer les promesses d'un « temps présent » :

« Sur l'océan d'oubli, de platitude et de rondeur, j'ai progressé, traversé même sans le savoir des étendues mortelles, changeant peu à peu mon regard dans l'ouverture plissée de mes paupières sèches »

Le poète sort ainsi de l'espace confiné et se réconcilie avec une nature d'ordre quasi mystique tant elle recèle de raretés ; cette nature secrète, à son tour, une tentation minimaliste de la parole car l'exil ne peut admettre de vains discours, il s'agit d'aller à l'essentiel de chaque mot pour être *là*, *« lorsque s'effondrent les habitudes et s'effacent les balises »*. Dès lors tout ne cesse de dire l'imbrication de la vie et de la mort, rappelant des motifs et des scènes que constitue *la légende dorée* ; le poète fait appel à des passeurs de fleuves, passeurs à la fois fluides et solides, mais c'est forcément lui qui les porte, convertissant sa traversée en une légende de vie, son passage en une renaissance :

« Perdre peut-être un jour, une vie, à méditer sur une illusion, à croire aux apparences qu'on oubliera ensuite, à dilapider le présent des rêves, et recommencer, attendre, puis ne rien attendre, soudain croire brutalement découvrir, puis s'égarer dans les leures, ou les passions, et encore recommencer (...) soudain se détourner, en finir, et taire la question dans l'oubli... »

Ce *recommencement* lui donne accès au fond originnaire de l'existence : Le *poète-passeur* plonge dans des eaux mouvementées, ramasse des poignées cendrées, relie les fils et points de l'existence dans l'espace de constellations, il pénètre enfin dans l'énigme de l'exil qu'est le dénouement même de la vie : deux tentations, deux réalités, deux attitudes articulent vide et plein, silence et parole, célébrant la lumière et anticipant toutes les pertes. De cet acharnement à changer le début, et par voie de conséquence *le mot de la fin*, naît, au détour du langage, le sens de l'exil ou la promesse d'un départ : un désir immanent au monde circule, désir de plénitude ou d'insomnies :

« Connais la grande sûreté des errances vagabondes, l'insouciance du temps, libre, oui, là, dans l'abandon docile »

Ou lit-on encore :

« J'ai désirs d'exil et de fortune, cauchemars de coques ouvertes et de voiles lacérées, craintes de tempêtes sans abri, peurs d'abordages et soif d'eau tiède croupissant au fond de vieilles outres ; j'ai gout d'aventures aux risques sans calcul, de rencontres imprévues, et de fréquentations douteuses au fond de hôtels borgnes où vivote une racaille »

Le langage peut devenir supra-personnel, langage de la terre énoncé à travers un sujet poétique qui épouse tous les contours frémissants de l'exil, il peut aussi se dissoudre dans une mémoire imaginative ou homérique du monde, ces figures contradictoires permettent de mieux saisir la familiarité étrange du réel et de composer avec la naissance même du poème. Les frontières sont alors indéterminées, et face à l'ordre trop visible des choses, transparait le son étranger ou l'entre-deux de la langue, un tremblement lyrique, intériorisé, musical, des signes de réciprocité en nous et en dehors de nous. Le poète se métamorphose au cours de ce voyage rimbaldien en « *d'autres vies* » pour tenter d'atteindre son identité réelle d'exilé volontaire :

« Il faut, bien sûr aussi avoir perdu son chemin, et que le vent, ait soufflé la dernière lampe ; car l'égaré en juste instant, on le pressent, le ressent soudain : s'y désembuent les yeux, s'y flétrissent les illusions ; c'est l'heure du poids inutile des choses, de leur valeur enfin révélée, de l'inéluabilité des pertes ; l'heure aussi d'une légèreté muette ; d'un départ facile sans même avoir rassemblé ses affaires ; l'heure où le vent -une simple brise parfois- donne la direction d'inconnu à laquelle, d'instinct, en sûreté, on s'abandonne »

Le désir silencieux et salvateur du voyageur sur terre s'érige donc en un véritable chant initiatique : un « *obscur qui chante* ». Poésie et exil accomplissent la même tâche dans l'aspiration de l'homme à la connaissance, sans doute est-ce la possibilité de retrouver une trace, consentir à se rendre au sol pour appréhender autrement l'intimité secrète et brûlante du monde : « *La route n'a de tracé que l'œil de celui qui la justifie et si elle apprend avec justesse, se répète sans relâche, c'est selon cette géométrie supérieure familière aux poètes* ». Avec lucidité, l'exilé peut se souvenir de son lieu d'origine, mais sans aucune haine pour la terre qui l'accueille ou ceux qui l'habitent, car là est l'originalité ni rancœur, ni nostalgie excessives ne viennent hanter le voyageur. Apaisé, le poète en exil s'adapte en tout lieu, il accepte de trouver sa liberté dans le mouvement incessant entre une origine énigmatique et un présent sans cesse en marche, dans ce qui pourrait être un *non-sens* absolu du temps :

« Je me tiens désormais pour toujours, hors tout temps et tout sens, en attente inutile, indéchiffré, indéchiffrable. »

Ainsi le monde en sa parution éclaire la recherche d'une lumière neuve, régi par l'entrelacs du voyant et du visible et seul l'exil semble accorder la profondeur qui marque un aboutissement poétique. Cette poésie faite des détours du voyageur tente de prévenir le souvenir aliénant, et le poète, *in fine*, n'oublie rien ; il n'intervient que pour une part dans l'entière maîtrise de son ouvrage, conduit par les mots, les circonstances, les émotions, la poésie de l'exil se présente à lui en une multiplicité de traces que le poème enregistre sans les effacer, le poète est alors une voix sans objet qui retourne au silence et rend une parole au monde :

« J'ai élevé doucement une parole, la parole de mon exil, lente et douce incantation à mon bonheur, à un juste séjour, de repos, et de quiétude ; j'ai égrené là l'étrangeté de mes songes, sans pourtant éteindre mes soifs, fertiles en délires, ou peut-être en promesses. »

II) L'Exil poétique ou l'acheminement du Chant :

Abandon énigmatique, mutisme et fragment progressifs, l'écriture de Jean-Claude Villain inscrit le vertige intérieur dans le vers, comme une boiterie lyrique : perte, errance, puis apaisement et révélation. Toute une poésie du voyage qu'un parcours sauve de la mélancolie, suscitée par une conscience tragique du temps, trouve à cette occasion sa destination : « *dans mes errances j'ai établi ma maison intérieure, plus solide que celle qu'on construit, enclot et embellit. Elle ne menace de ruines* ». Les paysages apparaissent sous un jour halluciné, sous l'éclat d'un verre, sous le ciel énorme qui flotte comme la mer et l'exil cristallise un pur manque, supérieur à l'incoercible nostalgie dont certaines images portent encore la trace :

*« Sur la mer
les lointains habitent les regards aux paupières de sel
la vague sans écume abolit les routes
derrière les sillages
comme l'albatros en son espace
notre navire tient nul cap
les alizés l'aspirent »*

Dans le temps où la mémoire rassemble, les accents du lyrisme de Villain traduisent une quête initiatique entre écartèlement et cheminement. La remémoration liée au départ répond à l'attente qui la convoque, le désir s'y projette comme dans un rêve, images et affects composent le flux d'une pensée en perpétuel mouvement, pensée endiguée par la force de la composition poétique : « *N'entre/ ni recule/ le poids des eaux/ te fige/ t'impose halte/ et souffle/ avant le cri/ ou peut-être/ son écho/ déjà* ». Le poète peut ainsi vérifier son éviction du décor, en lieu et place de la parole, un nouveau monde prend forme et s'accomplit en silence, sans rien défaire du fin et patient travail de la dentelle, dont les points ajourés s'accordent avec plénitude au sens profond de l'être : « *Je suis un fragment oublié serti dans une poussière jaune. Les mains qui m'ont déposé ici ne griffent plus le temps depuis des âges* ». La vie se donne à la conscience sous la forme d'un exil, paysage investi par de multiples fissures et failles ; les titres et *fragments* en indiquent le caractère détaché, suspensif ; les évocations initiales attestent la prégnance du souvenir disparu transformé en un premier indice, l'essentiel vient *après*, quand un second tableau creuse la composition en abîme, réifiant les mots sous une forme minérale : « *Sous les parois... je naissais de nouveau dans l'oubli...la terre fabrique son œuvre immémoriale (...).et si entre les pierres encore un peu de vie...si un refuge secret un message oublié un abécédaire* ». L'oubli traversé crée les conditions d'un nouvel espace, le texte, signe de vie, remonte jusqu'au poète ; cette *rétrospective* est l'expression même de l'exil poétique, illustrant les conditions du parcours lyrique en s'interrogeant au travers d'une parole immédiate : « *Un texte nouveau naît, opaque, étrange, stupide, dont l'alphabet reste inconnu, définitif défi aux déchiffrements du futur* ». Des représentations hantent en même temps le champ de la conscience, venues d'une lointaine région intérieure, inaugurant une succession de traces à questionner, fragments d'une mémoire avide de ses errances :

« Hors les ports la mer parle. Sans cesse à ton oubli. Use. Toute rive sèche. D'un refrain infini. Emporte. Les ponts de tes peurs. Les digues de tes souvenirs. Et tu ne dis pas. Les choses qui se font. Ne fais pas. Les choses qui se disent. Abandonne. »

Cette *mémoire paradoxale* éminemment lyrique, en amont l'origine, les temps, mythes antiques, la mer et les terres desséchées, à l'opposé la lucidité féconde de l'exilé poétique, n'en finit pas de solder des signes du passé, il n'est question en fait de monter toujours plus loin afin de s'exiler dans les images inédites du monde : « *Il neige sur toi des millénaires d'oubli. Dans un abri caché. Une autre attente.* ». Le déchiffrement de ces terres d'exil représente

un chant à produire, de la profondeur à trouver. Accueillir la poésie consiste à se retrouver dans le temps remémoré du poème et à déterrer un monde ouvert à la profondeur de l'évocation: « *L'arc des mots débande/ un temps soit peu/ l'oubli* ». Le poète garde la maîtrise de son propos, mais la voix qui parle célèbre l'exil comme surgissement d'un inconnu, une éclaircie souterraine ou, selon l'expression de Villain, l'« *aube souterraine* ». Reprises, syncopes, interrogations oratoires, exclamations, contrastes prosodiques, vers libres sans majuscule traduisent les fluctuations du sujet lyrique en exil poétique, toute incitation à discourir disparaît, le sujet s'enferme dans un silence progressif, dans la scénographie du désir :

« *Un arc
s'est tendu entre tes jambes*

*tu travailles la terre
à travers un tamis*

*tu tries
tes mots
comme tu ensemences
ton chant*

*d'une graine
criblée »*

Le poète se souvient, frémit, relève une trace, note un écho, laisse rejaillir un doute : « *Et de quel exact désert je fus l'oasis de mots ?* » ; pas à pas, un lien de causalité unit désir, distance, solitude, errance en des zones toujours plus excentrées. Cet exil où le poète et son *alphabet* ont pris place se révèlent être non-espace, *le désir d'être a raison de l'être du désir* : l'exil poétique est en ce sens le seul séjour où il est possible de se perdre afin de préserver une présence et d'enrouler des fils plus nombreux autour de l'âme. S'éloigner toujours plus loin permet au poète de rester attentif à un autre temps, non plus seulement celui de la mémoire, mais le temps mortel du passage, amorçant indéfiniment une partance, une poursuite de la poésie en avant, établissant un lyrisme ambulatoire et une orientation prospective du regard. Le poème en exil est traversé par la beauté impalpable de l'instant, il indique la force de l'apparaître et la part éphémère d'une réalité non éclipsée ; les mots ne perdent pas tout pouvoir sur le monde qu'ils ont quitté, leur âme remonte encore à la longue vers la surface, mais le plus réel est cette illumination un moment portée au langage, quelque chose d'oublié scintille encore promettant un lointain, elle dit la vérité comme dévoilement, la présence en son plus vif éclat :

« *Perdu/ pourtant/ il faut le reconnaître à l'abri/ le fusain se détache/ crie l'aurore nue/ les vallées/ hautes où s'enlisent/ les parcours altiers/ comme hier/ combler / sans relâche/ la fosse cachée/ qui jouxte le grand ciel.* »

Jean-Claude Villain ne dit-il pas avoir reçu une leçon de lumière de la terre, une leçon de poésie dont il a appris l'alphabet ? Ne dessine-t-il pas les contours d'un voyage façonné par l'obscurité de lettres à déchiffrer ? Le poète remonte ainsi jusqu'à la source du langage poétique, jusqu'à son *assèchement* en évinçant toute forme de calcification oratoire: « *quel orage nouveau/ pour muer/ ce mutisme/ en murmure* ». Mer et désert, la soif des alphabets renvoie à la question de la trace initiatique et ontologique de l'être, trace qui prend le dessus sur le signe et l'indicible ; la langue étrangère de l'exil poétique, illuminée par la fluidité du chant, s'entend naturellement, état de brûlure et de désir, blessure et espoir à la fois :

« *Pour s'aventurer vers de nouveaux confins et risquer d'autres soifs, il fallait cet autre temps, celui de l'obscurité ; nous cheminions alors dans les cliquetis et dans les pas (...) sûrs que la terre, par l'infini de ses routes, nous porterait encore vers d'imprévues et heureuses haltes* ».

Seules les traces du voyage rendent la poésie à son devenir, les mots portent aux essences des choses qu'ils désignent, se glissant avec subtilité et simplicité, à la manière des peintres, dans un jeu entre sons et couleurs, dans « la fraîcheur » (de l'assèchement) qu'est la source de l'exil et que sont les arcanes du langage poétique :

« Rien/ qu'un brouillard de mots/ cherchent/ la lumière en bas ». La parole s'achemine vers un lieu de questionnement, de l'écartement et de la consécration :

« Prête, donne ton temps dans l'attente incertaine, au temps qui passe, qui vole, qui conduit là où tu ne sais, et que tu acceptes (...); il est des oiseaux fragiles qui tentent de longs voyages, leur vol sait la complicité des vents qui les portent, les déportent, et les amènent, là où l'œil ne peut. »

Le temps, puissance d'exil, porte présence et absence, le regard rejoint le monde en son humilité, attestant à différents degrés l'éloignement et le passage :

« Il est temps à présent d'en finir avec le deuil, d'en finir même avec la crainte du deuil, et pour nous, libres, de connaître et d'aimer, la légère, et inévitable, éphémérité de l'être »

Le voyageur découvre alors le possible aventureux auquel l'exil poétique le confronte, et l'habitation n'a d'autre lieu que le poème, lieu des détours, des recommencements, la parole retourne d'où elle vient, elle va au silence qui l'achève et la rend à son origine :

« J'entends un vague chant, de calme humilité de la terre, de vibrante splendeur dérivée du silence et de l'obscur ; j'entends, j'attends, là, seul, le même recommencement... »

Le poète en son exil, se tient *aux confins* des choses, la poésie, langue étrangère, descend au plus profond de l'être, instaurant dans un même élan une réciprocité sans faille *entre je et l'autre*, afin que chacun se dise dans cet exil poétique, c'est moi qui parle, c'est moi qui sonde un monde que je ne connais pas. Alors, s'engage dans l'émotion, du côté des terres, du cheminement langagier, « *le silencieux dialogue* » avec les poèmes. C'est ainsi que l'exil poétique dépasse la circularité temporelle, se rapprochant du temps mythique recherché par le poète, il est lieu de silence et de solitude, mais au milieu des morts comme des vivants, il est un îlot sur lequel l'être reprend et retrouve son souffle, une parole émanée du dehors. Espace sans horizon, sans limite, espace infini, espace de création, l'exil est ce monde qui ne peut prendre vie que dans les instants de grâce d'un chant dédaléen : « *J'écoute couler le chant obscur que je porte ; sans savoir où me conduit son cours je suis à son heure, je l'accepte, et lui fais confiance* ». Jamais la poésie n'est aussi proche de la vérité des choses, non lorsqu'elle témoigne de l'invisibilité d'une réalité qui ne fait qu'appartenir à la vanité du monde, mais de la visibilité d'un réel composé de tous ces tissus d'intersections, dimensions de rencontres admirables et fraternelles.

En guise de conclusion....

Le poète, *voyageur sur terre*, n'a de cesse de rapporter ce qu'il découvre, voilà pourquoi sa syntaxe se fait de plus en plus elliptique, fluide, dense, puis feutrée, retenue, s'imposant comme l'essence d'une captation immédiate. Dès lors l'approche poétique du monde n'est jamais surnaturelle et encore moins statique, elle est orientée vers la saisie de ce qui est pris dans le mouvement et l'errance du voyageur. L'exil poétique de Jean-Claude Villain accompagne l'ouverture de la conscience qui reçoit du monde sa propre consistance. La terre d'exil est donc une terre d'accueil, une terre de création et non pas d'aveuglement, une terre tournée vers les autres comme un store étoilé. Cette terre révèle une dimension autre, une dimension ontologique de la condition du poète, ce qui permet d'explorer, avec force, une réalité commune aux hommes. La poésie en exil se fait une épreuve toujours renouvelée, loin de devenir un jeu de retrait du monde, elle laisse entendre la plénitude de sa démarche en même temps que l'incertitude des apparences du monde.

Ainsi l'éphémérité de la marche, la beauté des traces confèrent à la profondeur du visible une *mémoire* lyrique. Tout à sa course vagabonde, le poète congédie le signe enténébré, et le regard mobile cède peu à peu à la réalité apaisante de l'instant. Ainsi nombre de poèmes s'assimilent à des récits de voyages, entre le grave et l'aigu, entre l'ombre et la lumière, entre la blessure et la beauté. Les poèmes témoignent de moments exceptionnels pendant lesquels la réalité comme la personnalité révèlent leur humanité, ils proposent au lecteur leur forme tangible, close et intérieurement animée, comme une preuve du mouvement signifiant du monde et du *moi*. Le poète peut ainsi s'abandonner à la « *langue-alphabet* », même si l'ensemble s'érige parfois en un labyrinthe. Comme le monde qu'il parcourt, le texte s'écrit ou s'arrête à mesure : l'exil poétique incarne le passage de l'expérience vécue au travail de l'œuvre et l'esprit voyage au rythme d'un monde à déchiffrer: « *pose/ à même / la page // un galet/ une pierre/ un peu d'eau/ de terre // et déchiffre tes mots // rapprends ton unique alphabet* ».

Chaque geste, chaque pas du poète imprime un mouvement au Verbe, et la vue n'est certes pas désintéressée de cette expérience, elle renseigne sur la forme et le rayonnement du monde. Le regard de l'exilé volontaire parcourt l'espace offert, et, du proche au lointain, voit, revisite puis chante un lieu qu'il offre au regard des autres. Acceptant pleinement l'exil comme une libération, le poète trouve une place au cœur de toutes choses étrangères, choses qu'il peut questionner jusqu'à leur terme. Au service d'une forme esthétique **sans cesse** renouvelée, Jean-Claude Villain entremêle dans ses variations lyriques le bruissement discret de la marche, l'onde transparente du mot et l'essence volatile du temps.

L'exil poétique est un terreau fertile qui porte sans doute son tragique enracinement-déracinement, mais qui dévoile surtout un espace de sensibilité, lieu de résonance et de créativité. *L'exil poétique* vécu comme utile et vivifiant, conscient et généreux offre une patrie mythique qui trouve sa résolution dans l'élan, et non dans le repli, dans l'épicentre de la parole et dans le déchiffrement paradoxal du silence :

« Je me souviens qu'au commencement était la parole, et qu'à la fin, peut-être ce sera le silence »

Citations extraites des recueils suivants :

Paroles pour un silence prochain, 1977, Plein Chant

Lieux, 1980, H.C.

Le Pays d'où je viens s'appelle amour, 1988, Des Aires

Parole, Exil, précédé de *Confins*, 1990, L'Harmattan

Et lui grand fauve aimant que l'été traverse, 1993, Unimuse (Belgique)

Orbes, 1993, L'Harmattan

Été, froide saison, 1996, L'Harmattan

Le marchand d'épices, contes poétiques, L'Harmattan, 2001.

Fragments du fleuve asséché, l'Abre à paroles, 2007.
